

LES LANCIERS ROUGES

LA VIEILLE GARDE IMPERIALE

Bautzen, 1813. — A l'abri d'un petit bois, cent lanciers rouges, commandés par le capitaine de Larnonville, attendent, lance au poing, le moment d'entrer dans l'action. En face, protégée par deux régiments de hussards, une batterie prussienne, vingt canons tonnent à la fois. Un feu terrible, méthodique, qui foudroie l'infanterie et qui creuse, dans ses rangs, de longs sillons de mort.

Un ordre arrive. Les lanciers vont donner. Dressé sur ses étriers, haut en selle, M. de Larnonville brandit son sabre et, d'une voix claire, d'une voix en fanfare, commande la charge. On part, d'abord au trot, sur une ligne de parade. Puis le grand galop, la ruée furieuse, on approche. Couvrant la batterie d'un mouvement rapide, les hussards de Prusse n'attendent pas le choc et s'élancent en avant. Mais à peine s'ils se sont ébranlés que les lanciers ont déjà pénétré leur masse, les ont culbutés, traversés, dispersés. Et si soudaine a été l'attaque, si formidable et si impétueux le choc, que les hussards, maintenant, s'enfuient en déroute et s'essaiment au loin, courbés sur leurs chevaux. La batterie est prise.

Waterloo. Le soir, à la fin de la bataille. Le régiment des lanciers rouges, décimé, anéanti, réduit au tiers de son effectif, ayant, toute la journée, vingt fois chargé l'ennemi, suit, lamentablement, les débris de la Grande-Armée. Tout à coup, à l'horizon, paraissent les dragons de Cumberland, le seul corps de cavalerie anglaise demeuré encore intact. Alors, le général Colbert, d'un grand geste silencieux, les désigne à sa brigade ; à cette poignée d'hommes échappés au carnage. Les rangs se resserrèrent, un grand cri s'élève : "Vive l'empereur !" Les lanciers rouges, désespérément, dans un dernier élan et comme s'ils voulaient clore par une page impérissable le livre de la légende napoléonienne, mènent cette charge restée légendaire et de laquelle le régiment, après avoir écrasé les dragons de Cumberland, revient entièrement détruit.

A la Moskowa, à Willecka, à Porcha, à Bautzen, à Dresde, à Montmirail, à Craonne, partout le régiment des lanciers rouges se couvre de gloire, enfonce les carrés, enlève les batteries, force les villes, traverse les rivières à la nage, protège l'empereur sous la mitraille, traverse à l'avant-garde l'Allemagne et la Russie, revient de chaque campagne avec des trophées de drapeaux et meurt, avec l'Empire, le soir de Waterloo.

Le 13 septembre 1810, lorsque le royaume de Hollande, abandonné par son souverain, fut annexé à la France, un décret de l'Empereur, daté des Tuileries, décida la création d'un second régiment de chevaux-légers-lanciers de la garde. Ce régiment, connu sous le nom de régiment des lanciers rouges, fut formé en partie avec la garde à cheval royale de Hollande et caserné à Versailles. Le 21 juillet 1814, un décret royal changea le

nom du régiment : les lanciers rouges devinrent le corps royal des chevaux-légers de France.

Au retour de l'île d'Elbe, les lanciers rouges reprirent leurs aigles et furent dans leurs rangs l'escadron du 1er lancier qui avait accompagné l'empereur dans l'exil.

En 1895, vivait encore à la Mothe-Saint-Héraye, dans les Deux-Sèvres, Baptiste-François Blondinot, ancien lancier rouge, blessé trois fois au passage de la Dwina, en 1812 ; à Hanau, en 1813 ; au Mont-Saint-Jean, en 1815. Il était chevalier de la Légion d'honneur et avait pris sa retraite en 1829, après avoir fait la campagne d'Espagne avec le duc d'Angoulême. Parvenu dans la cent-cinquième année de son âge, il gardait encore, bien qu'un peu imprécis, le souvenir des grandes choses auxquelles il avait assisté.

Il prononçait "l'Empereur" et racontait volontiers qu'à Waterloo, après la retraite, un hurra des hussards ayant poursuivi les derniers

influence constante et intelligente. Bébés s'ennuient dans son berceau, il pleure et sa mère le prend dans ses bras ; que le fait se renouvelle plusieurs fois, son petit cerveau saisit le rapport de la cause à l'effet, et quand il a envie d'être promené, Bébés se met à pleurer.

Un mois plus tard, il fait mieux, il distingue parmi les personnes qui l'entourent celles qui cèdent à ses cris et celles qui résistent, on le verra demeurer silencieux à l'approche de son père, plus énergique, tandis qu'il pleurera sans répit au voisinage de sa grand-mère, qui ne sait rien lui refuser. Ce petit manège suffit à nous affirmer l'existence des facultés morales de nos bébés et à nous faire toucher du doigt la nécessité de l'éducation pour la première enfance.

Le défaut primordial à combattre chez l'enfant, c'est l'égoïsme féroce de l'être mal dégagé des animalités de l'instinct, égoïsme doublé par toute la sollicitude dont il est constamment entouré ; les parents, les amis gâtent le bébé, s'occupent de ses moindres gestes : comment un faible cerveau résisterait-il à la tentation de se croire un demi-dieu ?

Au lieu de favoriser cette tendance du bébé à se croire un centre, il faut la combattre en évitant de lui révéler la place prépondérante qu'il tient dans nos préoccupations.

La désobéissance de l'enfant tient à son égoïsme ; il n'exécute pas l'acte réclamé de lui parce qu'il lui est pénible. Pour conserver leur autorité, les parents ne doivent pas multiplier les ordres, mais maintenir fermement ceux qu'ils ont formulés. Cette précaution évitera l'entêtement chez l'enfant.

Un autre défaut inhérent à l'enfance, c'est la dissimulation : le bébé se défend par l'hypocrisie contre ceux qui sont plus forts que lui, il apprend à mentir pour éviter les punitions. Comment le corriger de ce défaut dangereux ? On ne peut atteindre un tout petit avec une forte punition, qui risquerait d'ailleurs d'aggraver sa tendance à la dissimulation par la crainte même qu'elle inspire.

Le mieux, c'est d'enlever au bébé la tentation de mentir par cette raison que le mensonge ne lui donne pas le résultat cherché ; arrangez-vous pour qu'il ne parvienne jamais à vous tromper ; la gaucherie de sa petite comédie ne peut égarer un observa-

teur ; voyez tout ce qu'il fait, découvrez tout, il ne mentira plus, n'y ayant pas d'intérêt.

Certains caractères rancuniers ont des tendances à la bouderie. Pour combattre ce penchant, il faut faire les premiers pas après que l'enfant a subi sa punition. On appellera le bébé en lui disant, par exemple : "Viens embrasser maman et lui dire que tu ne recommenceras plus." Comme on n'a pas supprimé le châtiement, cette tendresse ne peut lui paraître faible ; il embrassera sa mère, et perdra peu à peu l'habitude de bouder.

En détruisant peu à peu les germes des vices, en favorisant le développement de ses bons instincts, on prépare l'enfant à son rôle d'homme, on l'aide à devenir une âme forte et un cœur vertueux.

Mme ELISE.



UNE CHARGE DE LANCIERS ROUGES DE NAPOLÉON 1er

survivants du régiment des lanciers rouges, ceux-ci n'eurent la vie sauve que grâce à l'obscurité et aux monceaux de cadavres derrière lesquels ils purent s'abriter.

JEAN de MITTY.

L'ÉDUCATION DE NOS BÉBÉS

"L'éducation d'un bébé, quelle folle prétention ! s'écrie la jeune mère ; mon bébé ne sait que manger et dormir ; je me contente maintenant de lui faire une bonne santé, les gronderies viendront quand sa conscience sera éveillée".

Eh bien, l'oeuvre de l'éducation viendra trop tard si elle attend que l'éveil de la conscience soit effectué ; elle doit y présider, le susciter par son